

/JEUNESSE

CO
éditions

Ludmilla Safyane

C'est pas moi...



Loudmilla Safyane

C'est pas moi...

Roman



Sommaire

1	2
2	4
3	7
4	10
5	15
6	17
7	20
8	22
9	24
10	26
11	28
12	31
13	36
14	39
15	41
16	44
17	48
18	51
19	55
20	57
21	60
22	62
23	65
Épilogue	68

à Denise
à Marguerite et Raymond

Dans l'escalier, ce soir-là, ce soir de journée cauchemar, après ces heures profondes et blanches comme des vertiges, ces heures de stupeur, d'incompréhension, vertige de l'innocent accusé, la terreur malgré le regard peut-être bienveillant du CPE, Jo gamberge.

Bulot a semblé croire en sa défense, lui, au moins, pas comme sa mère, pas comme la flic ; Bulot qui a peut-être entraperçu son âme au-delà de la surface rugueuse des conneries d'adolescent, il essaie de s'en convaincre maintenant, malgré le doute qui s'imisce à nouveau, lentement, goutte à goutte, tout en montant les marches sales de l'immeuble, en repassant devant la porte close de la vieille, en respirant la solitude, ses baskets changées en plomb, ses pas gris moucheté qui résonnent comme les mots dans le bureau de la vie scolaire, les mots sauvages, les mots hurlés, sous les yeux d'adultes qui jugent et condamnent, des mots de fou furieux, c'est pas moi j'vous jure, c'est pas moi, pas moi... mots inutiles, du vent, rien.

1

Le bruit m'a réveillé. Un son bizarre, lointain et répétitif, comme si une vieille chouette s'était coincée entre les murs. « Ho, houuu... ho, houuu..., ho, houuu... »

Sauf que j'habite en ville et que des hiboux, à part dans Harry Potter, j'en ai jamais croisé. Mon portable affichait 3 h 14. Dans quelques heures, je devrais me traîner au collège pour une nouvelle journée d'ennui. Je n'avais aucune envie de partir à la découverte de la faune urbaine, juste me pelotonner sous ma couette et me rendormir.

Le bruit a repris.

« Ho, hourrr... »

Un son ténu, comme étouffé.

« Au cours... »

« Au s'cours... »

Une voix humaine !

Ça m'a réveillé mieux qu'une douche froide. C'était quoi ce délire ? En un bond j'ai sauté de mon lit.

J'ai entendu très distinctement cette fois : « Au seuu-cours ! » Ça venait de chez madame Poizat, la vieille dame qui vit en dessous de chez nous.

Je me suis avancé dans le couloir sombre. La chambre de maman était vide. La porte grande ouverte. Le lit nickel. Elle n'était pas encore rentrée de sa garde à l'hôpital.

J'ai ouvert sur le palier, hésité un instant, puis j'ai attrapé mes clés et je suis sorti, pieds nus et en pyjama.

Au moment où le petit *clic* de la porte qui se ferme a résonné dans la cage d'escalier déserte, le silence, l'obscurité et le froid m'ont saisi brutalement. Maintenant, quand j'y repense, je suis

sûr qu'à ce moment-là j'ai aussi ressenti un truc glauque sur ma peau, un frisson du genre « problèmes en vue », et pas des moindres. De bons gros problèmes, tapis sous les escaliers en béton, à l'affût et prêts à ramper jusqu'à mes baskets d'ado irréflechi... sauf que j'étais pieds nus et qu'à 3 h du mat', quand tu entends « au s'cours », tu réfléchis pas. Tu descends et tu vas sauver la vieille.

2

La porte de madame Poizat était entrouverte. En plein milieu de la nuit, ça aurait dû m'inquiéter. Une lumière jaune venant du fond de l'appartement éclairait faiblement l'entrée. Je suis entré.

Je n'avais plus revu ce lieu depuis des années, depuis le temps où ma mère s'arrangeait comme elle pouvait pour me faire garder par l'un ou l'autre des voisins, les soirs où elle était appelée pour une urgence. Rien n'avait bougé chez ma vieille voisine.

L'imposante bibliothèque veillait toujours sur des vases de fleurs séchées et des photos de famille. Des gens en noir et blanc, raides et bien habillés. Un mariage. Deux enfants en couleur sur des polaroids : un garçon et une fille en cols roulés orange. J'ai eu l'impression qu'ils me suivaient tous des yeux, en silence. Un frisson a couru sur mes bras.

« Au seuu-cours ! »

Ignorant le salon endormi sur la gauche, je me suis précipité dans le couloir en face, en direction de la pièce éclairée. La chambre principale. Le chaos qui y régnait contrastait avec l'ordre général de l'appartement : tiroirs ouverts, renversés, vêtements épars sur le lit, au sol, des lettres, des médicaments, quelques bijoux anciens... Mais personne.

— Il y a quelqu'un ? Aidez-moi !

La voix venait du fond du couloir. J'ai vite compris que la configuration de l'appartement était exactement la même que le nôtre, juste au-dessus. L'appel venait de « ma » chambre, enfin, de la chambre juste en dessous de la mienne. C'est pourquoi je l'avais si bien entendu dans mon sommeil.

La vieille dame était couchée au sol dans la pénombre. Elle a articulé :

— C'est toi, Jo ?

Alors là, ça m'a scotché ! Je ne l'avais pas vraiment revue depuis des années, à peine croisée de temps en temps dans l'immeuble mais elle se souvenait de moi ! De mon côté j'avais de la peine à reconnaître la dame élégante et raffinée qui m'avait gardé autrefois. Là, avec ses cheveux blancs qui s'épalaient en désordre sur ses épaules, elle avait plutôt l'air d'une sorcière. Flippante ! Sa chemise de nuit blafarde en tissu brodé me rappelait les fillettes dans les films d'horreur, avec des mains de poupée comme attachées au bout des manches. Mais le pire était plus bas. Le tissu fin était relevé sur ses cuisses et j'aurais voulu ne pas voir ces deux boudins de peau mouchetée de rouge, veinée de bleu. Pas beau, le spectacle. « La vraie vie », aurait dit ma mère, quand elle rentrait de ses gardes à l'hosto.

— Ah, mon petit Jo ! Veux-tu bien m'aider à me relever ? Je suis tombée comme une idiote.

Je me suis souvenu d'une intervention au collège pour nous apprendre les gestes de premiers secours. Je n'avais pas été super attentif mais j'avais retenu qu'il ne faut pas toucher à une personne au sol, que c'est dangereux de la faire bouger. Je ne sais plus pourquoi. J'ai bredouillé :

— Faut pas remuer, madame Poizat, faut appeler une ambulance... ou les pompiers... ou quelqu'un... votre famille... je sais pas...

Mais là, sa voix a changé du tout au tout. La vieille a pris un ton ultra autoritaire et a lâché d'une traite que c'était hors de question, qu'elle allait parfaitement bien, qu'on ne dérangeait pas les pompiers pour si peu, avec tous les incendies à éteindre partout, les gens à sauver, et que si je les appelais je serais responsable des frais inutiles et que je devrais rembourser. Et puis elle s'est tue, comme épuisée et s'est un peu recroquevillée, les yeux fermés.

Mon sang s'est figé. Elle m'a fait flipper avec ses menaces. « Responsable des frais inutiles ? » J'ai pensé à ma mère qui bossait jour et nuit pour payer les factures, j'ai pensé à ses yeux

cernés de rouge, à son inquiétude en général et encore plus à cause de moi. C'était pas cette vieille chouette qui allait lui ramener des embrouilles ! Ni moi non plus ! Je me l'étais promis. Au même moment, j'ai pensé que je ne risquais pas d'appeler qui que ce soit, vu que j'avais laissé mon portable en haut, dans ma chambre, à côté de mon lit... quel idiot ! ... mon petit lit bien chaud... mon lit que je n'aurais jamais dû quitter... il devait être bientôt quatre heures et j'avais cours à huit. J'ai pensé qu'il fallait que je règle ce problème en vitesse et que je tourne la page.

J'ai dit :

— OK, OK, madame Poizat, je vais vous aider à vous recoucher et après je m'en vais.

3

Redresser son buste a été facile ! L'attraper sous les bras, ça allait encore. C'est quand j'ai essayé de la soulever en entier que la vieille s'est révélée étonnamment lourde. Un filet de sueur glacée a coulé dans mon dos. Je suis plutôt costaud pour mon âge mais là, faut croire que ça suffisait pas. Lorsque j'ai enfin réussi à la relever, ses jambes étaient trop faibles pour la soutenir et on a basculé tous les deux en arrière, comme au ralenti. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué le plafond lézardé et les murs entièrement couverts de posters de chanteurs. Des stars d'autrefois avec leurs cheveux blonds et gonflés. Une chambre de vieil ado des années 90. Super chelou ! Qui avait pu vivre ici ? Ses enfants ? Ceux des photos dans l'entrée. Ils devaient être adultes maintenant.

— Tu as deux bras gauches mon pauvre Jo ! Quel empoté !

J'ai maudit mon cerveau qui me faisait analyser les lieux, m'interroger sur la famille de cette pauvre vieille, plutôt que de régler le problème en vitesse. C'était comme en maths. J'ai cru entendre ce con de Fauchet qui me traitait de nul parce que j'étais encore une fois perdu dans mes pensées... au lieu de résoudre le problème !

On a ressuyé mais le résultat a été encore pire. Madame Poizat a carrément atterri sur mes jambes et s'est mise à gigoter en râlant. Le cauchemar total ! J'ai lâché un juron. Je me suis demandé ce que je foutais là, en pleine nuit alors que j'avais cours le lendemain, à croire qu'aucun autre voisin n'avait entendu les appels ? Ils étaient restés au chaud, les hypocrites ! J'étais fatigué et je flippais que ma mère me trouve ici en rentrant du

boulot. Je l'imaginai me gueuler dessus : « Tu me les feras toutes ou quoi, Jo ? Qui va payer la facture ? J'en ai ras le bol de tes conneries ! ».

— T'es bien mignon, mon petit Jo, mais tu t'y prends comme un manche !

La voix de crécelle a vrillé mes tympan. Les ordres et ses reproches, je connais et j'aime pas. Elle commençait à grave me gonfler celle-là aussi ! Alors ça m'a donné une énergie de ouf. Je me suis relevé et j'ai dit :

— OK, madame Poizat. On y va mais faut y mettre du vôtre aussi ! Essayez de tenir sur vos jambes, merde !

Il fallait que ça s'arrête, ce cirque. Je l'ai attrapée à nouveau sous les bras et j'ai tiré, tiré ! Elle s'est tenue à mes épaules et nous sommes allés ensemble, cahin-caha, jusqu'à sa chambre. Là, je l'ai assise sur le bord de son lit. Elle m'a regardé en souriant et m'a juste dit avec une douceur retrouvée :

— Merci Jo. T'es un bon petit.

Je lui ai demandé si elle avait besoin d'autre chose. J'ai regardé autour de nous et c'est là que j'ai vu le bordel : les vêtements épars, les tiroirs renversés.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, j'ai dit ?

— Oh, rien, je ne... rien, je ne trouvais plus mon foulard vert.

— Vous... vous avez fait ça toute seule ? Et ben bravo...

— Oh, non, je ne suis jamais seule. Il y avait tout le monde. Paul, les enfants, heu... Émilie... les autres...

— Les autres ? À trois heures du mat ?

— J'ai perdu mon foulard vert, celui avec des iris de Sibérie, j'y tiens beaucoup. Si tu le vois, mets-le de côté. Je voudrais dormir maintenant.

Et direct elle s'est tue, s'est tournée sur le côté et a fermé les yeux. C'était fini. Elle était toute rétrécie, comme une feuille sèche, maintenant, et ça m'a fait une drôle d'impression de la voir ainsi. Comme si je ne devais pas voir ça. Comme si j'étais entré par effraction chez une inconnue, dans son intimité... ce

qui était parfaitement le cas d'ailleurs. J'ai remonté la couverture sur ses jambes moches, éteint toutes les lumières et je suis sorti sans faire de bruit.

Quand la porte a claqué, j'ai eu un coup de stress. Est-ce que j'avais fait ce qu'il fallait ? Est-ce que j'aurais dû appeler le Samu, les pompiers, la concierge... ma mère ?... Ma mère !? Non, surtout pas ! Elle trouverait forcément quelque chose à me reprocher.

J'ai monté les marches à toute vitesse et suis allé me recoucher. J'étais gelé. Je tremblais. Le sommeil ne voulait pas revenir.

Les images tournaient dans ma tête : la vieille au sol, ses jambes de vieille, son corps de vieille, et les posters avec ces chanteurs beaux, brillants d'énergie mais vieux, eux aussi, morts pour la plupart. Je ne sais pas pourquoi, j'étais à la fois triste, fier, anxieux et calme. Je ressentais la satisfaction d'avoir pu aider ma voisine, et en même temps, sa situation m'avait fait de la peine, je m'inquiétais pour elle. Pour moi aussi et pour ma journée de cours à venir. Un truc au fond me chiffonnait mais je ne voyais pas quoi. Peut-être sa solitude ? « Je ne suis jamais seule », elle avait dit. Moi je le suis souvent. Et il y avait aussi cette petite chaleur que je ressentais tout à l'intérieur de moi. Elle avait dit « Jo, mon petit Jo ». Même quand elle me gardait autrefois, elle ne m'avait jamais appelé avec cette douceur. La vieillesse la rendait sans doute un peu cinglée, mais une chose était certaine : que madame Poizat se soit souvenue de moi me touchait grave.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Ludmilla Safyane

C'est pas moi...

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr